

Rencontre avec Raymond Farina

(Entretien avec **Regis Louchaert**,
publié dans le numéro 33, 2001 – 2002, de la revue «Lieux d’Etre»).

Régis Louchaert - 1°) *L'enfance revient comme un leitmotiv à travers maints recueils, proche de la rêverie, des murmures essentiels de l'Etre; elle est ce lieu des tendresses, cet état de disponibilité au monde, ce moment privilégié, merveilleux, d'une mémoire originelle, d'une mythologie personnelle. Pourquoi lui accordez-vous une telle importance? Qu'est-ce qui commande pour vous cette exploration permanente des lieux, des souvenirs d'enfance?*

Raymond Farina - Vous avez raison: parler de l'enfance est une façon de rejoindre le coeur de notre petit cosmos, ses présences essentielles qui surent apaiser pour nous le fracas du "monde-dehors", une façon aussi de renouer avec d'anciennes fascinations, quelques mythes familiers et ces timides hypothèses avec lesquelles on a tenté naïvement de démêler le mystère.

L'enfance comme thème donc mais aussi, avant tout, comme douce puissance qui s'impose longtemps après, qui m'impose son manège de couleurs et de ritournelles, quand me lâche l'autre nécessité. L'enfance comme élément vivifiant qui nous porte, nous transporte en exigeant, avec une calme autorité, que nous trouvions les mots pour dire, ou mieux pour chanter, ses moments les plus généreux et les plus splendides - mais aussi ses moments "endurés" qu'il ne faut surtout pas laisser aux psychanalystes-. L'enfance enfin comme lieu d'où s'écrit encore le poème et qui éclaire le mouvement de notre vie. J'écris depuis quarante huit ans d'un petit territoire où j'ai vécu huit ans avec ma vieille nourrice maltaise. Une cour blanche circulaire. Un vieux figuier noueux adossé à un mur. Le grincement de la noria qui tourne . Un petit monde dont je n'ai pas encore fini d'explorer les promesses.

RL - 2°) *Votre imagination semble sans cesse se nourrir de ces fragments de vie intime, habiter avec nostalgie, avec émoi ce pays natal que vous avez quitté assez jeune. De multiples références au pays, l'Algérie, aux paysages, mais aussi découverte extraordinaire du livre, comme une naissance à la vie. "Je vous cite: "Moi je rêvais dans l'orthographe/ à la page de la fenêtre/ le grand tilleul chantait/ de toutes ses abeilles..." ; "C'était à la page 1/ le mystère d'un livre/ le a lettre initiale...". La clef semble être dans un premier temps le plaisir chantant les mots, les images, les sons, les couleurs et dans un second temps peut-être une façon de vous unifier, de vous pacifier face à la fragilité, à la fugacité de tous ces instants parce qu'on a besoin de repères et de rendre le passé infiniment présent.*

RF - Il y a eu, c'est vrai, les lieux de l'enfance: l'Algérie puis le Maroc. Et la nostalgie comme désir d'un retour moins à ces lieux, je crois, qu'aux moments qu'on y a vécus. Mais surtout comme élan d'une rêverie active qui dispense d'un mouvement réel vers ce qui n'est plus. Le contraire donc d'une morosité régressive: plutôt le moyen d'une dynamisation, d'une intensification de l'existence qui s'emploie à combler symboliquement le vide insupportable qu'a provoqué l'absence . Ces lieux ne sont , me direz-vous, qu'à une quinzaine d'heures d'ici. En fait, ils sont à plus d'une cinquantaine d'années de celui que je suis devenu. Ils sont extrêmement loin et pourtant très proches: les instants que nous ont accordés, dans leur merveilleux autrefois, leurs maisons, leurs jardins, leurs saisons, leurs marchés, leur petit peuple effervescent au parler arlequin, restent à portée de rêve et de mots. Mais il y eut, avant les mots, venus de plusieurs langues, les lettres et leur fascination. Car ce fut avec elle que commença notre pouvoir - le seul sans doute qui soit innocent et inoffensif - . Un tout petit chaos de lettres avec lequel on fit des mots, dans une intense jubilation, bien avant de faire des mondes. Des mots avec lesquels il nous semblait qu'on pourrait tout apprivoiser comme on apprivoise les oiseaux. Ces lettres je les ai assez vite apprises, malgré mes rares apparitions dans les classes de l'école primaire - pour descendre de notre ciel il fallait atteler le vieux cheval arabe à un bleu char à bancs et faire un long trajet jusqu'à El Biar-. Miraculeuses étaient aux yeux de Catherine, ma vieille nourrice illettrée, mes premières lectures hésitantes . Miraculeux aussi mon pouvoir, plus tardif , de tracer, avec leurs pleins et leurs déliés, les lettres de l'alphabet. C'est sans doute pour cette raison que j'ai cherché très tôt la perfection dans le délicat -et combien périlleux- exercice d'écriture-sans parvenir à éviter toujours le déshonneur de la tâche d'encre- -

RL - 3°) *Il demeure également une belle et harmonieuse complicité avec l'hirondelle, le moineau et la mouette. Ces oiseaux semblaient vous inspirer, vous accompagner et vous poursuivre*

RF - .De l'abc à l'oiseau il n'y a qu'un pas qu'on peut franchir allègrement surtout lorsque l'on a, comme le petit Fibel, un lourd passé de dénicheur. J'ai, sur ce sujet, une petite anecdote. Un poète que j'ai connu mettait beaucoup d'oiseaux dans ses poèmes. Il me fit comprendre que ce qui l'intéressait ce n'était pas la mésange - ni telle ou telle mésange- mais simplement le mot "mésange" dans un contexte particulier. Ces oiseaux rares m'intéressaient: venus tout droit des dictionnaires, picorant à la hâte quelques points sur les i d'une élégie sans ciel , ils n'avaient cependant rien à me dire de ce poète. Et lui, qui n'avait jamais eu de mésange dans sa vie, n'avait à me raconter aucune histoire de mésange . Ou d'hirondelle . Si je dis "hirondelle", je suis, enfant , dans un grenier où je ramasse une sorte de relique de plumes, légère et poussiéreuse; je comprends qu'elle ne volera plus, j'apprends ce que c'est qu'être mort. Ou j'entends piailler une nichée et je vois tomber des miettes de ciel sur la table dans une maison marocaine...En clair j'ai fréquenté, dans mon enfance, des hirondelles. Mais, associées

dans ma mémoire au bonheur et au bon Dieu , elles ont toujours été , bien qu'étonnamment familières, à une distance respectable. On ne devait pas les chasser. Comme d'ailleurs les martinets, fabuleux météores affiliés aux orages, qui devaient nicher dans le ciel. La mouette, elle, vole dans un autre âge, un autre ciel .Dans le sillage de l'exilé. Elle a esquissé le partir dans les ciels gris de la Bretagne. Impossible de la sauver de l'invisible labyrinthe où elle semble se débattre. Mais vous avez oublié le moineau . Lui, je l'ai rencontré partout, comme s'il tenait à atténuer les effets du dépaysement, à faire gentiment le trait d'union entre deux mondes et nous aider à croire que nous n'avons rien quitté ni personne. Certains le voient paillard, brouillon, culotté. Moi je le vois discret, modeste. Il est , je crois, sans le savoir, l'universel concret qui n'a eu besoin des ruses de personne pour se manifester sous la forme d'une boule de plumes. En clair, pour ne pas conclure, je ne supporte pas de voir réduire les oiseaux au symbole de je ne sais quoi - ou simplement à un symbole - et encore moins leur chant à l'obsessif écho de quelque scène primitive. Les oiseaux chantent dans les arbres et non dans les alcôves. Ils chantent dans les arbres avant de chanter dans les phrases. Ils chantent aussi dans la mémoire. Très tôt je les ai écoutés . Je les ai observés . Très tôt j'ai appris à les prendre - avec les pièges et les magies - . Et je les ai appris : impossible de retrouver le nom du chardonneret en arabe... Ou maintenant , "msissi", c'est ton nom français qui m'échappe...Eux m'ont appris bien des choses : la ruse et la fidélité, l'art d'effleurer et de surprendre, celui de s'acharner et celui , plus difficile, de renoncer.

RL - 4°) *Vous avez beaucoup voyagé. Des souvenirs s'effacent, d'autres persistent avec le temps . Les écrire longtemps après est-ce encore possible? Ne sont-ils pas altérés ou modifiés?*

RF - Il y a les lieux traversés au cours des voyages, où l'on fut de passage, et il y a ceux où l'on a longtemps résidé. Il y a aussi ceux - comme Imsouâne, ce petit village de pêcheurs du Sud marocain où avec les miens j'ai vécu sept étés successifs-, où à force de revenir on finit par se sentir un peu chez soi .Tous ces lieux, surtout ceux de l'enfance, ont laissé en moi des impressions fortes et durables. Quelque chose comme des fresques avec des rhapsodies, une intime constellation de sons et de couleurs qui vibre , vit encore , intacte, étonnamment précise dans mes neurones, mon sang, ma chair . Grâce à elle la plume devient vecteur de songes à l'instant où la main trace le premier mot du poème. Il n'est pas impossible d'ailleurs que ces impressions, demeurées identiques à travers mes métamorphoses, informent tous les mondes que je vois et vis, gouverne mon style de vie. J'ai par exemple en moi un morceau de Castille - ascétique, lumineux , tendu - Il m'est, à l'instant où je l'évoque, exactement restitué – dans la perfection de son silence -. Me croirez-vous si je vous dis qu'il fut non seulement mon motif dans quelque poèmes mais aussi mon plus sûr allié contre les rigueurs du temps - la moiteur tropicale ou l'insistance du gris -, contre les langueurs

du style. Faut-il distinguer ces images des souvenirs ordinaires qui, c'est vrai, s'altèrent et souvent même s'effacent, peut-être parce qu'ils sont soumis aux fluctuations de nos humeurs et de nos intérêts, aux aléas des circonstances? J'avoue ne pas le savoir. Et que dire de ce pouvoir de sentir - et de ressentir - une sorte d'aura propre à chaque être et chaque chose qu'avec l'enfant le poète semble partager? Peut-être a-t-elle un lien avec cette mémoire, évoquée plus haut, qui nous rend dans leur fraîcheur intacte les événements marquants de l'histoire de notre sensibilité. A moins que ce ne soit qu'une pure fiction de poète.

RL - 5°) *Dans vos plus récents ouvrages, tout devient précaire et soudain différent, poignant. Un monde s'effondre "dans cinquante années de poussière". Peut-on sauver le livre du Déluge? Peut-on sauvegarder néanmoins cette part première de l'enfance?*

RF - Il est possible que se soit glissé dans mes derniers livres - le lecteur le perçoit mieux que moi - quelque chose du désenchantement que l'âge amène dans la vie. Il est également possible que je n'aie pu encore trouver la juste distance qui permettrait d'apaiser la dernière apocalypse - il avait suffi d'un sourire, simplement dessiné, pour effacer la précédente - .J'ai perdu quelques livres et pas mal d'illusions dans un déluge déjà ancien. Mais j'ai sauvé tous mes oiseaux - n'est-ce pas l'essentiel? -.

RL - 6°) *Quittons le domaine de l'enfance. Vous avez beaucoup publié chez Rougerie, notamment. Quelle place accordez-vous à la poésie aujourd'hui?*

RF - René Rougerie est en effet l'éditeur de presque tous mes recueils depuis "La prison du ciel". Mortemart reste pour moi le lieu de l'accueil. Au risque de détourner la poésie de ses fonctions essentielles, je me demande d'ailleurs si l'on ne peut pas considérer la poésie aujourd'hui comme le meilleur moyen de tester la générosité, le désintéressement et l'hospitalité. Je pense bien sûr à ceux qui en écrivent, en traduisent et en publient qui en ce temps glorieux apparaissent comme des pithécanthropes. Ils le sont d'ailleurs peut-être redevenus après avoir compris que l'espèce s'était fourvoyée. Disons tout simplement que la poésie aujourd'hui est ce qui, au milieu du vacarme, des frénésies et des gesticulations de toutes sortes, n'existe que de sa fragilité dont elle est également l'indice - . C'est miracle qu'elle existe encore comme tant de choses inutiles dont on sait qu'elles sont essentielles.

RL - 7°) *Quels sont vos rapports avec les courants de la poésie actuelle? Quels sont pour vous les poètes marquants ou les voix dont vous semblez le plus proche?*

RF - Sans méconnaître l'efficacité que peut avoir la notion de courant dans le champ du discours sur la poésie - et la littérature - je dois avouer qu'elle suscite ma méfiance pour de multiples raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici. Disons simplement que je n'ai pas eu besoin d'elle ni pour continuer à aimer la poésie ni pour tenter de me situer en tant que poète. Peut-être parce que seules m'intéressent en poésie, et dans les autres arts, les individualités, ou plus précisément leurs oeuvres- dans leur originalité- . Parmi ces oeuvres- celles vers lesquelles je reviens fréquemment - je suis incapable de dire lesquelles sont les plus marquantes de l'époque. J'aurais besoin d'une plus grande distance pour oser formuler un jugement sur ce point - jugement qu'il me faudrait d'ailleurs relativiser-. Je peux dire seulement que je lis et relis, avec plaisir, en ce moment, des poèmes de Paul Celan, Franco Fortini et Zbigniew Herbert.

RL - 8°) *Pouvez-vous expliquer la genèse d' "Epitola posthumus", merveilleuse et fascinante série de textes sur les papillons?*

RF - La naissance d' "Epitola posthumus" a coïncidé avec le choc que fut pour nous la rencontre avec l'Afrique Centrale où nous avons résidé, avec Marie-Paule, mon épouse, de 1989 à 1991. De ce séjour à Bangui il me reste de terribles images. Celle du fou de l'avenue Boganda: presque nu, il tournait en soliloquant sur un grand tas d'ordures et s'inclinait de temps en temps pour y prélever des parcelles d'aliments pourris qu'il mâchait calmement. Celle de la vieille femme qui vivait, solitaire, au pied d'un grand kapokier, à proximité de la Poste : elle entretenait nuit et jour, un feu , dans un foyer de pierres, sous une boîte en fer blanc. Elle préparait, je suppose, le repas d'une famille fantôme, tranquille dans sa maison transparente, dont elle seule voyait les murs. Et celle du vieil homme à la veste jaune, éternellement assis sur le muret de l'Ambassade de France, les yeux tournés vers le fleuve. Ai-je vu dans ma vie regard aussi désespéré? Trois images parmi d'autres d'un pays abandonné par le monde entier. Il y avait bien sûr aussi de la beauté et même de la grandeur dans les gestes des hommes - quand il semblait qu'étaient réunies en ce lieu toutes les conditions du malheur - .Mais la misère obstinément oblitérait tout. Un soir, au bord du fleuve, Pompidou et Apollinaire m'ont proposé des papillons naturalisés, de splendides papillons présentés dans de petites pochettes transparentes. Ils allaient, à périodes régulières, les prélever dans la brousse, avec leurs pièges remplis de fruits pourris ou d'excréments de lions. Ils connaissaient leurs noms latins qu'ils inscrivaient délicatement sur des étiquettes collées sur les pochettes. C'est grâce à Apollinaire Wobouyo que j'ai fait la connaissance d'Epitola dont les ailes bleu-nuit discrètement ourlées de noir m'ont immédiatement fasciné. Belle, endeuillée, légère, elle était l'âme d'un grand corps ravagé et souffrant. J'ai fait son éloge dans un long poème en vers. Les contraintes de l'édition m'ont amené à condenser en une trentaine de pages de poèmes en prose- à l'exception de quelques uns- la soixantaine de pages du manuscrit initial . Demeurent en moi depuis dix ans les

images de la misère . La vieille dame du kapokier en entrée dans un des poèmes de "Sambela" qui signifie, en sango, "berceuse", chanson pour endormir les enfants, pour endormir la faim des enfants.

RL - 9°) *Quel serait votre recueil que vous conseilleriez aux lecteurs de "Lieux d'Etre" pour faire plus ample connaissance avec votre écriture?*

RF - Il me semble que, dans mes premiers recueils, je suis partagé entre l'extrême tension du poème lyrique et la concision du fragment, comme tirillé entre deux voix. A quel moment de mon trajet cette contradiction vécue dans l'écriture a-t-elle été dépassée -sans être annulée bien sûr- ? C'est peut-être dans "Anecdotes", publié par René Rougerie en 1988, que s'établit un juste équilibre entre ces deux voix . Mais je ne suis pas bon juge. Et je sais que le lecteur trouve dans le livre ce qu'il y a lui-même apporté.